

LA Double Agonie

Jérôme Severin franchit le seuil du verger et s'engagea sur le sentier d'où il découvrait ses terres. L'heure était lumineuse. Il s'arrêta devant un acacia que Roch, son ancêtre, avait planté. Un voile de mélancolie couvrait le front du paysan.

semble gênée. Sa physionomie a quelque chose de troublé et le jeune homme devine les préoccupations de la paysanne. Un jour, qu'il feignait de dormir, n'a-t-il pas entendu la Céline questionner, à son sujet, le docteur ? L'homme de science a répondu : — Il est inguérissable. Vivra-t-il ? Je n'en sais rien !

C'est le mois de la Vierge et les vergers ont mis leur manteau blanc. De la pureté flotte sur les sillons et le ciel est naif et bleu ainsi qu'un enfant qui s'éveille. Le vent égère les parfums des violettes, des aubépinas au rosaire des chemins. Les oiseaux, les sources et les cloches confondent, unissent leurs allégresses dans la sérénité de l'aube et, parmi les innombrables flammes du soleil, montent les voix de l'enthousiasme et de l'innocence.

récit de votre existence à vous, et pourtant vous n'avez que votre fantaisie pour règle. Ami, loin de vous, je vous ai suivi, vu grandir, peu à peu, vous, mon jeune amour ; et chaque fois, dans les premiers temps que je lisais votre nom dans un journal, j'avais un coup au cœur. Vous avez fait bien des jaloux, allez, si loin que vous fussiez. — Ah ! — Et je me disais : Il doit être heureux, car c'était la réalisation de vos rêves que je voyais écrite et publiée. Puis, il a bien fallu m'y habituer... on parlait de vous tous les jours. Et vous ne savez pas quelle proportion prend en province, dans les petites villes où je vivais, cette publicité parisienne. Vous êtes célèbre, mon cher. — Brutalement, il répliqua : — Ça me fait une belle jambe ! — Quoi ? n'êtes-vous pas heureux ?

Alors, il éclata de rire, d'un rire mauvais, chargé d'ironie et de rancune. — Envie, Fernande, oui — heureux, jamais ! Ma chère amie, la vie est absurde, c'est une vieille vérité. Tenez, ici-bas, tout arrive, comme dans l'opérette : « Toujours trop tard... » par ce jour de soleil, vous tenant à mon bras comme autrefois, je le comprends plus clairement encore qu'hier. Vous m'avez aimé, je vous aimais, mais il faut vivre, être pratique à certaines heures, surtout à celle des repas — et je ne gagnais pas un sou en ces jours de jeunesse. Et je vous ai perdu. — Et j'ai vécu d'ici, de là, vous regrettant longtemps, morose au cœur d'une curiosité inquiète, restée tendre, qui me faisait dire à chaque instant : « Où est-elle ? que fait-elle ? — et cela après des ans... Eh bien ! moi, mettez un moment que le moi d'aujourd'hui rencontre le vous de jadis. Serions nous heureux, ma pauvre amie ? Qui prétendrait nous séparer ? Personne ! rien ! Seulement... — Seulement, j'ai quarante ans. — Seulement, il est trop tard, voilà tout ; dans l'existence, il n'y a pas d'occasion complète. — toujours l'humanité cloche d'une patte, et manque le train. — Et tenez, vous parlez de votre âge, — mais je suis cent fois plus vieux que vous, je suis fini, usé, moralement, physiquement ; j'ai laissé des lambeaux de mon être aux ronces de tous les chemins. — j'ai un tas de vieilles cicatrices, reçues je ne sais même plus quand ni dans quelles batailles, mais dont je souffre cependant, les soirs d'orage — sans pouvoir dire si c'est de celle-ci ou de celle-là — de toutes à la fois peut-être... Ah ! jour de Dieu ! que me fait à présent d'être à peu près riche, d'avoir un nom ; je n'ai plus d'estomac, je n'ai plus de cœur. — A qui servent les noix quand on n'a plus de dents ? dit Millaud dans le « Pêché véniel... » C'est là toute ma philosophie, et j'ai usé mes dents à mordre, étant mordu. — Frédéric, je vous ai connu bon. — Fernande, je vous ai connue fidèle. — tout change. Elle s'arrêta. Ils étaient devant la Madeleine, à l'entrée du marché des fleurs. — J'attends quelqu'un ici, dit-elle. — Ah ! pardon, je vous quitte. — Non, vous pouvez rester, ce quelqu'un sera heureux de vous voir, lui aussi. — Fernande... — Taisez-vous, voici ce quelqu'un. Un très jeune homme, blond, mince, joli, s'approchait ; à trois pas, étonné, il dévisagea Frédéric, debout près de sa mère. Puis soudain, comme autrefois, il cria d'une grosse voix d'enfant joyeux : — Bon ami ! Et il tendit les bras. Frédéric l'empoigna, pressa cette tête blonde contre sa poitrine, et... tous trois pleurèrent. — Et, de nouveau, Frédéric murmura : — Trop tard !

Il les emmena dans un café tranquille, au coin de deux rues isolées. Longtemps, ils causèrent. Puis il fallut se séparer. Fernande et Julien devaient prendre un train du soir, regagner la province, rejoindre ce personnage inconnu, cet homme sur l'horizon, dont nul n'avait parlé mais auquel Frédéric songeait depuis les premiers mots de la rencontre... l'amant actuel. Les adieux furent tristes. Et quand Frédéric se retrouva seul sur le boulevard, « son » boulevard, il passa péniblement la main sur son front, sur ses yeux, retombe par terre, croyant presque avoir rêvé. — Allons, n'y pensons plus, dit-il. Mais, en marchant, il songeait quand même que s'il existait là-haut une justice, une clémence divine, l'idéal de la bonne mort, après la vie hygrueuse, serait de dormir dans un cimetière fleuri, couché dans une tombe entourée de tombes aimées. Il imaginait un champ de mort, un champ d'amour aussi, où ceux qui se sont chéris s'étendraient côte à côte, pour l'éternel repos ; après les jalouses, les querelles oubliées, tout le monde accordé au diapason du grand silence. Et parfois, sous la lune, des pierres se lèveraient, lentes, et de ombres ravies s'enverraient des baisers. —

gras et fleuri, comme dans un paradis terrestre. Hans Bergman lentement s'acheminait vers la vieilleuse, amie des grands et des petits. Ce fut une grande tristesse dans la ville le jour où l'on apprit que la maladie le tenait cloué sur son lit. Ses lèvres décolorées s'entouvaient par moments comme s'il eût voulu dire quelque chose, mais il les fermait sans avoir rien dit. Une pensée le tourmentait. Enfin, il tourna à demi sa vieille tête souriante vers sa femme. — Gertrude, ma bonne femme, soupira-t-il, j'avais espéré pouvoir payer avant de mourir quelques petites dettes contractées au service, mais cela n'est pas possible. Dieu payera, s'il lui plaît, les dettes du major. — Ne deviendrais-je pas capitaine ? Le capitaine payera les dettes du lieutenant. — Il devint capitaine, en effet. Il avait quarante ans ; quelques médailles argentées le bord de son shako. C'était le beau temps pour se marier ; plus tard il n'y faudrait plus songer. Hans Bergman sentit son cœur tout doucement s'en aller vers la jolie fille des Backwis, vieux négociants retirés. Il eut le bonheur de la voir rougir, lorsqu'il lui parla de s'unir à elle, et ils se marièrent bientôt, comme devaient le faire tous ceux qui s'aiment en cette vie. Hans Bergman devint en peu de temps le modèle des maris, comme il avait été le modèle des sergents et des lieutenants ; jamais il ne sortait sans sa blonde Gertrude, si ce n'est pour se rendre aux exercices, et, le soir ils allaient à deux prendre le thé chez des amis ou bien ils recevaient de vieux camarades dans leur chaude petite maison d'époux amoureux. Quelquefois cependant ils demeuraient seuls, et ce n'était pas le moment le plus mauvais de la journée, Hans plongeait alors ses yeux bleus de faïence dans les regards de sa petite femme, et les heures se passaient, elle tirant ses grosses moustaches, lui s'empressant de sa grâce et de sa fraîcheur. Puis une nuit, une petite voix se fit entendre dans la maison, toute faible et pourtant si puissante qu'elle remplissait en un instant l'escalier de la cave au grenier. — Ah ! se dit Hans avec mélancolie, on n'a pas tous les bonheurs. Avec le nouveau-né arrivent des dépenses nouvelles ; il faudra payer le baptême et la nourrice, et la toilette, et l'école, sans compter tout ce que n'a pas payé le soldat, le sergent et le lieutenant. Mais lorsque la fillette fixa sur lui ses yeux noirs comme du café, un large sourire épanouit la physionomie du bon capitaine, et il alluma sa grande pipe en pensant : — Le major payera les dettes du capitaine. Ainsi allait la vie pour le bon Hans Bergman ; ainsi va-t-elle pour bien d'autres ; on remet au lendemain ce qu'il faudrait faire le jour même. Mais les lendemains ne sont pas aussi heureux pour tout le monde que pour le capitaine Bergman, car à peine la fillette sut-elle lire et écrire qu'il fut nommé major. C'est maintenant qu'il allait songer à se mettre en règle avec son passé ! Il y songea en effet, et beaucoup ; mais un major n'a pas trop de sa solde pour sa maison, ses réceptions et ses chevaux ; un major est un personnage officiel, tellement officiel que ses enfants, ses chevaux, ses domestiques ont un caractère officiel comme lui, et l'on sait ce qu'il en coûte. Quelle différence avec le temps où l'on était capitaine ! On pouvait ne recevoir qu'une fois le mois, faire des économies, vivre son petit train de vie ; à présent tout était bien changé, et pourtant Hans Bergman n'était pas fier. Il était le père de ses soldats ; il distribuait largement aux hommes le tabac et la bière, et quant aux pauvres il était toujours demeuré leur providence ; mais il leur donnait maintenant en major, après leur avoir donné en capitaine, en lieutenant, en sergent, ce qui était bien différent. — Ah ! soupirait-il, si je n'avais pas mes chevaux à nourrir ! Si je n'avais pas cette grande chabrière de maison ! comme tout serait vite payé ! Et tout au fond de lui il pensait avec tristesse qu'il avait bien près de soixante ans et que, s'il ne payait pas ses dettes, personne ne les payerait après lui, car il n'était plus d'âge à passer colonel. Aussi faisait-il des projets d'économie pour tâcher d'économiser sur sa solde. Comme au temps de la caserne, il s'imposait des privations ; des jours entiers, il demeura sans fumer, et c'était chose dure, car il aimait le goût du tabac ; rien ne lui donnait de plus riantes idées qu'un havane grillé dans son porte-cigare brun de Cumer ; ou bien il se disait malade pour ne point toucher à la table et économiser au moins sa part du dîner. Mais jamais il n'eut la force de retirer un grain d'avoine à ses chevaux, un bonbon à sa jolie petite Nana, une douceur à sa compagne dévouée, ni une pièce de cinq francs aux pauvres gens dans la débite ; et tout le monde autour de lui était

Dix ans plus tard.

— Vous ne me reconnaissez pas ? C'était au coin de la rue Drouot et du boulevard, dans la foule toujours semblable. Une femme de quarante ans, à peu près, avait arrêté Frédéric avec cette interrogation. Un peu surpris, pensif, et troublé par cet environnement subtil des spectres de jeunesse et de choses passées, il la contemplait, et malgré qu'il présent les cheveux de cette femme fussent gris, presque autant que noirs, il se donna doucement la tête : — Si je te... je vous reconnais !... Fernande ! Elle sourit d'un air content et triste à la fois. — Frédéric, à mon âge, je ne suis plus compromettante ; j'ai l'air d'une sœur aînée... marchons quelques pas ensemble... donnez-moi votre bras, et caissons... Je suis heureuse de vous revoir — après dix ans ! Et la main qui s'appuyait, légère, au bras de Frédéric, tremblait un peu. — Oui, dix ans, reprit-il, dix ans ! Il y a dix ans que nous nous sommes quittés... j'avais vingt-quatre ans... — Et moi trente... Vous étiez un enfant... j'étais déjà sérieuse, moi... déjà sœur aînée. Eh bien ! maintenant que je regarde en arrière et que je juge la vie dans le recul nécessaire aux visions exactes, laissez-moi vous dire encore une fois, la dernière sans doute, que je vous ai bien aimé. — Vous êtes partie, cependant, et vous n'êtes jamais revenue... — N'accusez que les circonstances... souvenez-vous. — C'est vrai, nous étions trop pauvres... — Fernande serra le bras de Frédéric. — Ah ça ! vous n'avez jamais cru, je pense, que la misère m'eût effrayée, si j'avais été seule... Mais Julien, mais ma mère... — Ah ! oui, Julien, votre fils, pauvre petit... Il était bien drôle... — Il a dix-huit ans. — Frédéric sursauta, puis : — C'est juste, dix-huit ans, presque un homme... ce gamin qui dansait sur mes genoux... S'est-il parfois souvenu de moi, lui ? — Trop longtemps... il vous cherchait partout, il a pleuré. — Que lui disiez-vous ? — Que vous étiez en voyage, là-bas, bien loin, sur des mers dont il rêvait — et que vous reviendriez un jour. — Et vous ? — Sur cette question brusque, Fernande ferma les yeux et pâlit légèrement... — Moi, moi, j'ai vécu... comme j'ai pu... j'ai élevé mon fils, j'ai fait vivre ma mère... me blâme qui voudra !

A ces mots, prononcés d'une voix sombre, révoltée, il la retrouva tout entière, l'orgueilleuse de jadis, elle qui ne voulait pas être jugée. Elle reprenait d'un ton moins âpre : — Je ne vous demande par le

LES Dettes du Major

Quand Bergman, Hans Bergman, s'enrôla dans les volontaires, c'était un brave et bon garçon qui jamais n'avait fait de mal à personne ; mais 1830 fut le signal de terribles combats entre Belges et Hollandais, et Bergman vint à Bruxelles, tout comme les autres, prendre sa part des coups donnés et des coups reçus. On dit qu'il se battit comme un lion : une balle lui fit un trou dans la tête ; on le ramassa demi-mort. Hans Bergman, heureusement, ne mourut pas. Lorsqu'il reprit du service, il avait une large cicatrice à la joue et les galons de sergent sur son uniforme. Bergman devint en peu de temps le modèle des sergents, comme il avait été le modèle des soldats ; jamais il ne rentrait après l'heure à la caserne, et il traitait ses subalternes avec une douceur fraternelle. Il n'était pas de ceux qui sacrent en donnant des ordres et n'ont que de dures paroles pour les pauvres diables. Hans oubliait même le mal qu'on lui faisait. A la vérité, la peine n'était pas grande, car il était aimé de tout le monde, et les gens qui lui voulaient du mal étaient aussi rares que les puces dans sa tunique. Bon Hans Bergman ! Ce fut un beau jour, celui où, pour la première fois il promena par les rues sa capote neuve de sergent. Il n'était pas fier, mais il ressentit une douce chaleur au cœur lorsque de simples soldats, ses frères de la veile, lui firent le salut militaire. Un dimanche, sa mère vint à la ville. Il la conduisit à la promenade, puis au spectacle ; et la bonne mère rougit de plaisir à la vue des jeunes filles qui, du coin de l'œil, lorgnaient son bon sergent, pensant peut-être au bonheur d'appuyer leur main mignonne sur ses galons. Malheureusement la nature, qui avait donné toutes les vertus à Hans Bergman, avait oublié de lui donner l'esprit d'ordre et de prévoyance. On ne gagne pas au service de son pays ; pourtant de pauvres sergents parviennent quelquefois à économiser sur leur solde un peu d'argent pour le jour où ils se marieront. Il n'en fut pas ainsi de Hans ; sans être grand dépensier, l'argent glissait entre ses doigts comme de l'eau. Les mois se passaient, amenant l'un après l'autre un cortège de petites dettes qui mettaient à la torture l'esprit du sergent. Vainement il s'imposait pendant six jours les plus grandes privations : on le voyait alors accroupi sur une table de caserne, lire du soir au matin pour éviter de penser à sa pipe, à la bière, aux parties de cartes qu'on fait à l'estaminet ; mais le septième jour il fermait son livre et se remettait à fumer, à jouer et à boire ses douze pintes en causant avec les camarades. Douze pintes ! ce n'était pas une grosse dépense, et pourtant il ne savait comment ces douze pintes faisaient à la fin un total effrayant. Ce que Hans ne s'apercevait pas, c'est que le plus clair de son argent allait aux pauvres gens qui souffrent la faim et le froid par les rues, et sa blague à tabac était toujours ouverte aux simples soldats, qui y puisaient comme si le tabac ne lui eût rien coûté. — Bah ! se dit le bon sergent, à bout d'efforts pour restreindre son budget, le lieutenant payera les dettes du sergent. Et il s'endormit d'un sommeil plus tranquille, plein de confiance dans l'avenir. Tout réussit, dit le proverbe, à qui sait attendre ; le proverbe eut en partie raison pour Hans Bergman, car il devint lieutenant ; mais la dette, au lieu de diminuer, ne fit que s'accroître. Passe pour un sergent de fumer la pipe par les rues et de manger à la table de la caserne ; on n'est pas obligé de s'installer en pleine lumière à la comédie et l'on escompte la dépense des gants en mettant ses mains dans ses poches. Mais un lieutenant ! Hans connut alors de belles jeunes filles ; il les vit aux soirées, chez des amis ; il les fit danser au bal ; il les accompagna à la promenade, et sa solde en subit le contre-coup. Si encore ce n'avait été que cela ! Malheureusement, un lieutenant ne peut pas, comme un sergent, donner de la menu monnaie aux pauvres gens qui lui viennent en naissant par les temps de bise : « La charité, mon bon, mon beau lieutenant ! » C'est que la charité a aussi ses exigences, et la pièce blanche sortait plus souvent que les liards de cuir de la poche du lieutenant. Hans Bergman était à présent

LA MODE

Une certaine inquiétude se manifeste chez un grand nombre de femmes en présence de l'acoustion rapide du mouvement que nous ramène de plus de cent ans en arrière. La critique historique nous fournit des enseignements précieux sur la transformation des mœurs. Avec la licence du théâtre, des livres et des gravures, allons-nous voir renaître la licence du costume, tel que la comprennent les femmes échappées à la tourmente révolutionnaire ? Il nous paraît difficile de l'admettre. Le corset et les draperies à la grecque de Madame Tallien feraient triste figure en autobus et en métro. Ce qui ressort des divers essais auxquels nous assistons, c'est qu'il y a deux façons très tranchées de s'habiller. L'une convient parfaitement à la vie agitée que tout le monde a adoptée : c'est le costume tailleur, à l'origine exclusivement fait en drap ou en lainage épais, dont on a corrigé l'allure sobre et très correcte en l'interprétant avec tous les tissus, toutes les garnitures en usage. Le genre tailleur, c'est-à-dire la jupe et la veste, se fait actuellement chez toutes les couturières qui n'hésitent à vous offrir un petit tailleur de tulle ou de linon. On peut vraiment être fort bien et fort agréablement habillée pour la saison en adoptant la jupe coupée avec ampleur de bas, s'ajustant parfaitement au haut, reposant terre et sur laquelle on passe une veste en drap, en shantung, en merveilleux, en taffetas, en toile, même en linon si la température le permet. Bien coupées toutes les vestes sont charmantes. On se comporte autant de recherche et d'élégance qu'on peut le désirer. C'est la toilette que l'on veut, laquelle on peut même faire des visites intimes. Toutefois dès que l'on se propose de paraître dans une réunion privée, qui comporte un degré de toilette habillée, il faut adopter un genre très différent. C'est ici que les susceptibilités s'éveillent. Les jeunes femmes, éprises de parure et de nouveautés, qui peuvent aborder tous les genres, n'hésitent pas à réviser la robe étroitement ajustée, à taille haute d'une élévation franchement fantaisiste. Il faut reconnaître qu'il en est de charmantes. Mais ce genre ne convient pas à tous les âges, à toutes les statures. Pour allier les lois de la nature avec les exigences de la mode, lorsqu'on doit fixer son choix au milieu de l'immense variété des formes, des nuances et des tissus pour trouver ce qui convient le mieux à chacune, il faut faire preuve de beaucoup d'adresse et de bon goût. On fait de très jolies, de très élégantes accessoires de toilette. Ces espèces de broderies sur tulle, sur réseaux composeront de larges étoles, des manches étoffées qui donneront beaucoup d'allure à la toilette. Posées sur des tissus fins et déliés, sur des robes de dentelle, ces garnitures avantageuses et dissimuleront un certain empatement. Il est certain que toutes les femmes ne peuvent prétendre à se montrer vêtues comme des nymphes. La richesse du costume fournira une compensation. Toute femme doit être assez clairvoyante pour observer et se connaître ; et ne pas se fier à ce qui sied à d'autres plus jeunes, ou très différentes d'aspect. Si la silhouette est épaisse, la démarche lourde, on allongera notablement les jupes, même au costume tailleur. On ne oindra pas les draperies vagues, les hautes garnitures légères ; quelques fronces bien placées dans les hauteurs de jupe longues ou courtes ne pourront qu'avantager les personnes trop grasses ou trop maigres. C'est l'habileté des grands couturiers de faire servir les accessoires de la toilette à modifier l'aspect général et à varier pour chaque personne l'interprétation de la mode. Cette science, toute femme avertie peut l'acquiescer. Avec du tact, un peu de réflexion, on sera toujours à son avantage. Disons donc que les conseils de la mode actuelle peuvent être éviés avec de l'adresse et du goût.